

Fiche pédagogique

Botiza

Sortie en salles :
27 mars 2013



Film documentaire
long métrage, Suisse, 2013

Titre original : Botiza

Réalisation : Frédéric Gonseth
& Catherine Azad

Musique : Alexandre Cellier

Version originale : roumain,
français et anglais - sous-titres
français

Versions sous-titrées alle-
mand, anglais ou roumain
disponibles

Durée : 1h39

Distribution en Suisse: JMH

Public concerné :

Âge légal : 6 ans

Âge conseillé : 12 ans

www.filmages.ch/

www.filmrating.ch/

Lire notre **entretien avec les
réalisateurs** au bas de cette
fiche.

Résumé

Il existe, au cœur du poumon vert de l'Europe, une région où les gens vivent en marge de notre époque et de son système marchand. Dans les Carpates roumaines, un grand nombre de paysans ne travaillent pas pour l'argent, juste pour leurs propres besoins. Leurs gestes et leurs outils sont les mêmes que ceux en vigueur dans les campagnes suisses au XVI^e siècle. C'est la chronique d'un village où tout passe par le cheval, au moment où la modernité fait irruption. Les chevaux de travail sont l'énergie du village, on les voit partout. Grâce à eux, bien qu'il n'y ait plus aucune mine, aucune carrière ou exploitation forestière qui fournissent du travail, les habitants de Botiza ne dépendent de personne pour se nourrir. Contrairement aux autres pays de l'Est, la vie dans cette province des Carpates roumaines est restée intacte. Les femmes filent, teignent et tissent la laine de leurs moutons. Le dimanche, le village tout entier se rend en costume traditionnel à la messe et les anciens transmettent aux jeunes l'art d'élever le poulain, de manier la charrue, de faire pousser la pomme de

terre et le maïs sans produits chimiques... Malgré l'irruption de la télévision et du téléphone portable, les gens n'ont pas renoncé au plaisir de se retrouver dans la rue pour parler, jouer aux cartes, faire sonner un violon ou une flûte endiablée sous des doigts nouveaux.

Dans les quatre familles suivies de saison en saison, les jeunes se posent tous la question de leur avenir, alors que jusque-là, les enfants n'avaient jamais imaginé quitter la ferme. L'émigration est en projet ou en fait. L'attrait des rues de Paris ou les quelques euros gagnés dans les cultures maraîchères industrielles des bords du Rhin ou du Lac Léman, suffiront-ils à rompre le lien avec le village natal, à transformer Botiza en village de vieillards obligés de se séparer de leurs chevaux parce qu'ils ne peuvent plus courir sur les pentes escarpées y récupérer le foin des meules ? Ici le cordon ombilical qui relie l'homme à la nature n'a pas encore été rompu, mais paradoxalement, à Botiza, où l'on vit et produit de manière plus « biologique » qu'aucun village occidental, les chevaux auront disparu avant que l'Europe ne songe à sauver son « poumon vert », sa petite Amazonie !

Disciplines et thèmes concernés :

Géographie, économie :

Identifier les relations existant entre les activités humaines et l'organisation de l'espace.

Objectif SHS 21 du PER

Etude de la chaîne alimentaire et des flux de denrées (traçabilité).

Analyser les espaces géographiques et les relations établies entre les hommes et entre les sociétés à travers ceux-ci.

Objectif SHS 31 du PER

La Roumanie, situation actuelle, historique, géographique, politique et économique. L'agriculture de moyenne montagne. Les mouvements de migration entre villes et campagne, pays pauvres et pays riches en Europe. La question agricole dans l'Union européenne.

Sciences de la nature :

Déterminer des caractéristiques du monde vivant et de divers milieux et en tirer des conclusions pour la pérennité de la vie.

Objectif MSN 28/38 du PER

Education aux médias :

Le genre documentaire. La représentation du monde rural à l'écran dans le cinéma européen.

Objectif FG 31 MITIC

Commentaires

Les réalisateurs, Frédéric Gonseth et Catherine Azad, vingt ans après *L'Ukraine à petits pas*, retournent dans les reliefs montagneux des Carpates. Avec *Botiza*, ils quittent le versant ukrainien pour le versant roumain, européen (la Roumanie est membre de l'Union européenne depuis 2007). Effectuant plus qu'un passage de frontière ou un changement d'époque, les réalisateurs franchissent une barrière de style entre le documentaire nomade d'alors et l'immersion, cette fois-ci, dans une communauté villageoise filmée au rythme des quatre saisons.

Le monde animal est au centre de leurs préoccupations et de leur passion. Leur filmographie en témoigne (*L'Ukraine à petits pas*, *La Cité animale*, *Gros mots petits sabots*, *Botiza*), tout comme leur vie quotidienne, qu'ils partagent avec plusieurs animaux. **Le cheval de travail**, bête de somme ancestrale, retient particulièrement leur attention et devient le personnage central d'un vaste projet dont *Botiza* devrait constituer, en principe, le premier acte. Sans nostalgie ni passéisme, ils nous proposent de découvrir un village de moyenne montagne

encore peu touché par la mécanisation et le confort moderne. Cette expérience de vie permet au spectateur de mesurer le chemin parcouru depuis un siècle sur la voie du **progrès**, avec ce que cette notion implique en termes d'évolution et de régression, de ce qui a été gagné et perdu en cours de route.

D'autres cinéastes ont eu un démarche sinon identique, du moins proche. On peut évoquer le créateur du genre (avec Dziga Vertov), Robert Flaherty (1884-1951), dont *Nanouk*, *l'Esquimau* ou *L'Homme d'Aran*, quoique très scénarisés, ouvraient la voie d'un cinéma humaniste, ethnographique, lyrique et contemplatif. Plus près de nous, on peut mentionner Jean Rouch et surtout Raymond Depardon, dont la trilogie *Profils paysans* traite également du monde rural où il a vécu. Enfin, sur le plan helvétique, Erich Langjahr a consacré une grande partie de son travail à la montagne et à la paysannerie (*Ballade sur l'alpage*, *Guerre des paysans*, *Transhumance vers le troisième millénaire...*), sans oublier le récent *Hiver Nomade* du jeune Manuel von Stürler, primé dans de nombreux festivals et salué par un grand succès public ou encore *Die Kinder von Napf* d'Alice Schmid.



européenne, l'agriculture associée aux questions de nutrition ainsi que les phénomènes de migration résultant de la crise économique figurent en tête de liste. Ce sont les sujets qui se trouvent au cœur de *Botiza*.

En ce qui concerne le premier point, l'actualité vient, en ce début d'année 2013, de nous rappeler de manière alarmante les risques liés à la sécurité alimentaire puisque l'on a trouvé de nombreux échantillons de viande de cheval (souvent avariée et provenant de Roumanie) dans des plats pré-cuisinés, congelés, estampillés « pur bœuf » et vendus sur tout le continent. Il convient d'analyser cela avec prudence mais de nombreux indices mènent à une modernisation mal maîtrisée du développement roumain. En effet, la présence de trop nombreux chevaux, soit tractant des charrettes, soit ayant échappé à leurs enclos, sur les autoroutes, auraient conduit le gouvernement à interdire leur présence sur ces axes routiers pour raison de sécurité et, de ce fait, poussé leurs propriétaires à les vendre pour l'abattage. Les problèmes qui s'en suivent semblent consécutifs à un manque total d'infrastructures pour

conditionner cette marchandise et la conserver dans de bonnes conditions. La corruption liée à un libéralisme économique « sauvage » ont fait le reste, permettant aux grossistes d'écouler cette marchandise en camouflant sa provenance, court-circuitant ainsi les organes sanitaires européens encore balbutiants dans le domaine de la traçabilité des aliments.

Le secteur des migrations de populations n'est, de son côté, guère plus limpide depuis que la crise financière a poussé d'innombrables chômeurs, en particulier des jeunes, à aller chercher fortune loin de chez eux, là où il y a de l'embauche. Les pays « riches » se trouvent dès lors envahis par cette main d'œuvre déterminée à trouver un emploi, fût-il éphémère, voire précaire. La libre-circulation des personnes au sein de l'Union européenne (ou des pays qui, comme la Suisse, ont signé des accords avec elle) permet à tout un chacun de partir sur les routes en quête de travail mais est loin de garantir le succès dans cette entreprise. Ceux qui y parviennent sont rares et font tout leur possible pour entretenir dans le temps ce précieux apport financier.



Objectifs pédagogiques :

- Familiariser les élèves avec la vie quotidienne des paysans de montagne, en Roumanie en particulier. En dégager les principaux aspects et problèmes
- Établir des comparaisons avec des situations plus proches de nous, en Suisse en particulier
- Prendre conscience des enjeux économiques liés au secteur agricole avec ses spécificités et ses contraintes
- Se pencher sur la question du progrès au sens large en essayant de mettre en regard ses aspects positifs et ses conséquences négatives ainsi que l'évolution de ces deux pôles au cours des siècles
- Développer un regard critique, indépendant des discours politiques, à l'égard des questions de migration, en particulier vis-à-vis des ressortissants roumains

Pistes pédagogiques

1. **Comprendre la situation en commençant par la géographie.** Situer le village de Botiza sur une carte d'Europe. Identifier la chaîne des Carpates et les pays qu'elle touche. Distinguer la Roumanie de ses voisins par sa langue, son économie, ses ressources naturelles
2. **Analyser le rôle du cheval à notre époque,** à la fois bichonné par de grandes familles aisées dans leurs écuries de course et maltraité au bas de la chaîne alimentaire des pays les plus démunis. En Suisse, depuis des décennies, les éleveurs de la race Franches-Montagnes se battent pour la survie du seul cheval national alors qu'il est remplacé un peu partout par des moyens mécaniques, dans les transports, aux champs et à l'armée. Y-a-t-il un rôle pour ces bêtes de trait dans le futur ? L'image du vigneron Gilles Wannaz dans le film, utilisant un cheval pour remonter ses brantes sur les pentes du Lavaux, vous paraît-elle désuète, folklorique ou, au contraire, un signe positif pour l'avenir ?
3. Dans le village de Botiza cohabitent plusieurs générations. Les réalisateurs nous disent que les adolescents ne se sont que peu intéressés au tournage du film mais que les adultes, au contraire, s'y sont beaucoup investis. **Répertorier les différentes tranches d'âges** en présence et déterminer pour chacune l'attachement au lieu, aux traditions et aux mœurs ainsi que le regard porté sur l'extérieur, sur le monde moderne.
4. On observe, en Espagne par exemple, que la grave crise économique et le chômage qui en résulte poussent de nombreux citoyens à retourner à la terre et à occuper des villages abandonnés durant les années de « vaches grasses ». **S'interroger sur ce nouveau phénomène de migration et sur le retour à une économie de pauvreté** basée sur le travail agricole et le troc, seul moyen

d'échange possible lorsqu'il n'y a plus d'argent. **Se demander également si**, par rapport à cette nouvelle donne, et au-delà de leur apparence de derniers survivants d'un passé révolu, **les habitants de Botiza ne seraient pas plutôt les précurseurs d'une nouvelle société à venir ?**

5. En dehors des questions matérielles et économiques, **évaluer la question de la qualité de la vie**, sachant que, pour les paysans de montagne montrés dans le film, le quotidien n'est pas divisé entre travail et loisirs, temps imposé et temps libre. Ce mode ne met-il pas les populations à l'abri du stress et des dépressions qui ont, à l'inverse, tendance à proliférer dans les sociétés développées ?
6. Indirectement, *Botiza* nous renvoie à l'actualité récente liée à « l'affaire des lasagnes » (voir page 3). **Montrer comment ce type d'alerte alimentaire et sanitaire** peut initier un changement sur vos propres com-

portements en matière de consommation. **Débattre sur la nécessité de renforcer la traçabilité des denrées**, au risque d'avoir beaucoup à lire sur chaque emballage avant d'en faire l'achat. **Se demander enfin si ce type de mesure n'est pas discriminatoire** à l'égard de ceux qui, pour des raisons de manque d'instruction, de langue ou d'âge, ont déjà de la peine à lire, ne serait-ce que le texte le plus simple.

7. Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) écrit dans son *Discours sur les sciences et les arts* : « *Il n'y a point de vrai progrès de raison parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre.* ». Apprécier la pertinence de ces propos aujourd'hui et **interroger le monde moderne qui a fait passer le progrès d'une notion simplement descriptive liée au fait d'avancer à un sens beaucoup plus normatif** et positiviste en lui attachant une vertu d'amélioration.



Pour aller plus loin :

Le site officiel du film : <http://www.fgprod.ch/?a=20,49>

La Fondation pour le Progrès de l'Homme (FPH) : <http://www.fph.ch/>

Balkan Melodie, documentaire, 92 min, de Stefan Schwieter, Suisse, Allemagne, Bulgarie, 2012 - Il y a plus de 50 ans, Marcel et Catherine Cellier (les parents d'Alexandre, auteur de la musique de *Botiza*) franchissaient pour la première fois le rideau de fer. Au cours de leurs nombreux voyages, ils ont passionnément et méticuleusement enregistré les musiques de l'Europe de l'Est, révélant une richesse et une diversité sonore jusqu'alors inconnue des Occidentaux.
<http://www.looknow.ch/index.asp>

Lasagnes au cheval : l'Europe « coupable, forcément coupable » :
<http://bruxelles.blogs.liberation.fr/coulisses/2013/02/lasagnes-au-cheval-leurope-coupable-forc%C3%A9ment-coupable-1.html>

L'œuvre de *Marcel Mazoyer*, ingénieur-agronome, successeur de René Dumont à la tête de la chaire d'agriculture comparée et de développement agricole de l'Institut national agronomique Paris-Grignon.

Marc Pahud, programmeur, membre de la Commission nationale du film et de l'OCCF, mars 2013.



ENTRETIEN AVEC LES REALISATEURS FREDERIC GONSETH & CATHERINE AZAD

Comment s'inscrit ce film dans votre travail ? Peut-on le rapprocher de *L'Ukraine à petits pas* ? En constitue-t-il une sorte de suite ?

FG : Deux fois oui. C'est la suite très nette de ce film puisque le début de *L'Ukraine à petits pas* a été tourné dans la même région, les Carpates, mais du côté ukrainien.

CA : Entre les deux, il y a vingt ans de gestation.

FG : On a changé de style. *L'Ukraine à petits pas* était une balade où on rencontrait des gens, avec un âne et notre enfant, en passant. Avec « Botiza », on se fixe, on reste sur place et on approfondit, on fait une monographie et donc, du coup, on peut se passer de commentaire, d'où l'absence de « voix off ».

Le matériel moderne, numérique, steadycam etc... rend-il les choses plus faciles par rapport au 16mm ou bien est-ce comme pour le matériel agricole, à savoir que l'évolution technologique amène aussi son lot de problèmes ?

FG : *L'Ukraine à petits pas* était déjà en vidéo hi8 pour une bonne partie, mais aussi en 16mm pour une autre part.

CA : En ce qui concerne le son, ça facilite beaucoup grâce aux micros HF que l'on oublie très vite, même si je double parfois la prise avec la perche.

FG : Pour l'image, c'est une libération dont je ne vois pas de limite. La seule vraie limite est financière, économique. Le matériel numérique est cher, presque autant que le 16mm. On peut par contre tourner autant qu'on veut ; on n'est pas économe et donc plus ouvert à l'improvisation.

CA : Surtout que nous tournons pendant des heures, beaucoup, beaucoup...

FG : Mais ça coûte très cher après ! Ça se paie par une année de montage parce qu'il y a beaucoup plus de rushes à traiter. Le résultat est au final, meilleur, plus riche.

CA : Comme on fonctionne par immersion et qu'on tourne beaucoup, souvent le sens du film n'apparaît qu'au montage avec une maturation qui prend des semaines ou des mois. On ne comprend pas toujours tout sur place, ça nous échappe, on a des surprises. Souvent, ça devient un autre film que ce qu'on avait pensé au début.

FG : C'est un travail d'archéologue. On ramasse des choses et après on doit faire le boulot de reconstruction.

Comment est né ce projet et le choix de ce village roumain ? Comment avez-vous surmonté la barrière de la langue pour interviewer ces paysans ? Catherine Azad est d'origine ukrainienne ; y a-t-il des similitudes entre ces langues ?

CA : Non, ils parlent le roumain. C'est une toute autre langue. Je « baragouine » vraiment et nous avons au début un traducteur. Par la suite, Frédéric m'a acheté une méthode « Assimil » et tous les matins, entre 5 et 8 heures, j'ai bossé, appris à parler. Comprendre, c'est une autre question. C'est venu par la suite. Au début, on nous a vraiment pris pour des touristes. L'ambiance était carrément hostile. J'étais prête à abandonner. Frédéric est, lui, plus persévérant.

FG : Ces gens ont une mentalité qui ressemble à celle des paysans de montagne de chez nous, ils sont un peu refermés sur eux-mêmes, méfiants. Au début, on voulait faire un film sur le cheval de travail dans le monde entier. On a commencé par l'Europe et cette région proche de celle que nous connaissions par *L'Ukraine à petits pas*.

Quelles ont été les conditions de tournage ? Combien de temps a duré le tout, des repérages au tournage ? Avez-vous logé chez l'habitant ? Comment votre travail a-t-il été ressenti par les paysans, vieux et jeunes ?

FG : Nous étions trois personnes, nous deux et Alexis, un Ukrainien qui nous accompagne dans tous nos tournages dans les pays de l'Est. Nous vivions chez l'habitant et le tournage a duré cinq saisons, donc un peu plus d'un an, avec deux hivers. Nous étions sur place deux à trois semaines par saison. Au bout d'un moment, ils étaient tellement en symbiose avec nous qu'ils nous aidaient. Ils ont vraiment adhéré. Les « jeunes » de 30-40 ans ont le plus collaboré ; les adolescents pas du tout.

CA : Voyant notre manière de travailler, qu'on ne les jugeait pas, qu'on ne venait pas filmer la misère, ils ont eu progressivement un véritable intérêt, devenant quasiment « accros » à la caméra.

La notion de progrès, après avoir connu ses heures de gloire à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, a aujourd'hui du plomb dans l'aile et de nombreux détracteurs. Vous considérez-vous comme faisant partie de cette vague critique ? « Botiza » est-il un film altermondialiste ?

FG : Il n'y a aucune intention autre que de rendre compte du fait que toute la planète n'est pas au rythme de la société de consommation. Il n'y a pas de volonté militante.

Votre propos ne pourrait-il pas apparaître à certains comme simplement nostalgique à l'égard du rapport à la nature et à l'agriculture ? N'est-ce pas « facile » d'éprouver ce sentiment presque romantique lorsque l'on vient d'un pays nanti comme le nôtre ?

FG : Notre démarche est de montrer qu'on peut vivre sans le confort qu'on a et que ce n'est pas une « vie au rabais ». C'est une autre vie. On a le sentiment chez nous que vivre sans confort, c'est perdre. Or ce n'est pas que perdre, c'est une autre voie. Rendre compte de cette partie positive perdue, c'était fascinant pour nous, sans tomber dans la consommation de ceci. Très vite on nous proposait : « Venez en vacances dans les Carpates, consommez cette partie-là ». Nous, on voulait montrer que ce n'est pas un objet de consommation à notre portée. Ce passé est révolu. Comme un monde ou un paradis perdu.

CA : Le travail, aussi dur soit-il, est une donnée de vie chez eux. Cela réveille chez nous un atavisme ancien qui est inscrit dans notre inconscient collectif, notre cerveau reptilien et provoque de l'émotion. La grande différence, c'est qu'eux sont dans la continuité, tandis que nous avons coupé avec cela, même si certaines personnes veulent y revenir. Une de nos motivations, ce n'est rien d'autre que de voir les valeurs qui sont restées dans la continuité, c'est-à-dire le troc, la solidarité, le droit à la vie du 3^{ème} et du 4^{ème} âge qui sont intégrés. C'est bien sûr un peu clanique. Mais les gens qui commencent à faire des migrations temporaires chez nous sont déchirés car ils sont attirés par tout ce qu'on vit, mais mesurent en même temps ce que nous avons, nous aussi, perdu.

Si l'on proposait d'inverser les rôles entre eux et nous, il apparaît clairement que le flux serait massivement plus intense en direction de la Suisse, même si la sagesse commanderait le contraire, non ?

FG : Lorsqu'ils viennent en Suisse, dans le Lavaux par exemple, ils sont fascinés par le progrès technique et notre sens de l'organisation. En revanche lorsqu'ils vont en Allemagne faire la cueillette des asperges industrielles, ils subissent la chimie, tombent malades.

CA : Ils nous envient par exemple nos routes de montagne, eux qui n'ont que des chemins boueux.

Pensez-vous qu'un retour à une agriculture de proximité soit aujourd'hui possible, face à l'Europe et à la mondialisation ? Ou est-ce une pure utopie ?

CA : Il y a aujourd'hui un courant très fort qui veut offrir une alternative à l'agriculture intensive.

FG : C'est très minoritaire, mais il y a un potentiel qui sera ou non exploité, qui se réalisera ou pas. On voit là, comme pour le nucléaire, que l'on avance par crises successives. On est en plein dedans avec la viande de cheval. L'Europe et la Roumanie devraient donc, logiquement, soutenir le maintien de cette agriculture de proximité parce que, au moins, elle ne coûte rien à la société et que c'est une voie possible pour demain. Le coût en termes de santé du système actuel est énorme. Il y a donc des raisons économiques de mieux respecter la chaîne alimentaire. Le problème pour les lobbies de l'agro-alimentaire, c'est que la biodynamie est en principe autosuffisante et pourrait se passer d'eux. Elle aurait, de plus, le pouvoir d'absorber une bonne partie des chômeurs européens.

Le fait que les Roumains de Botiza refusent de manger leurs chevaux prend un relief particulier à l'heure où des traces de chevaux roumains se retrouvent dans les lasagnes « pur bœuf » de toute l'Europe. Quelle est votre analyse de ce phénomène ? Vous semble-t-il qu'une prise de conscience existe là-bas ? Ou bien est-ce encore un luxe de pays « riche » que de se poser ce type de questions ?

CA : A Botiza, les paysans ne mangent pas de cheval par superstition locale. Les élevages intensifs sont plutôt dans le sud.

FG : La Roumanie est un pays à l'économie très corrompue où il y a des trafics. Même à Botiza, ils vendent des chevaux lorsqu'ils en ont besoin financièrement et après, ce qu'ils deviennent ne les concerne plus. Comme les cours baissent, les conditions d'abattage et de conditionnement souffrent inévitablement. Quant aux chevaux morts donnés aux ours, ils le font aussi parce qu'ils touchent une petite indemnité de la part du parc voisin qui est une réserve naturelle. Ce qui est paradoxal, c'est qu'on est dans la partie la plus archaïque de l'Europe et que l'on vient prendre la partie la plus faible – le cheval ça fait rire tout le monde par son archaïsme – pour la mettre dans la partie la plus moderne de notre nourriture, le pré-cuisiné congelé. Cette crise actuelle, c'est comme une vengeance de la nature sur notre folie industrielle.

Comment s'est déroulé le séjour des vendangeurs chez le vigneron Gilles Wannaz ? Certains d'entre eux n'ont-ils pas eu la tentation de rester ici ?

CA : Certains d'entre eux sont restés chez lui jusqu'à deux mois. Ils savent tout faire et il dit qu'ils amènent de la joie dans son domaine. Ils contribuent aussi à son orientation vers une viticulture respectueuse de l'environnement.

FG : Ils reçoivent de l'argent, sont bien logés et préfèrent mille fois aller là, dans ce décor de rêve que n'importe où ailleurs.

Cet hommage musical d'Alexandre Cellier à ses parents est très touchant. On retrouve l'ambiance de *Balkan Melodie*. Comment est née cette collaboration entre lui et vous ?

CA : Nous sommes allés vers lui tout de suite. Il a grandi avec la musique roumaine. Il a hélas été « gommé » de *Balkan Melodie*. Mais il est fait de ça et c'est un super doué en état de grâce. Les fées se sont penchées sur son berceau. C'est un ami de plus de vingt ans.



Recueilli à Lausanne, le 21 mars 2013